Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft. Wissenschaftlicher und administrativer Teil = Annuaire de la Société Helvétique des Sciences Naturelles. Partie scientifique et administrative

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 159 (1979)

Artikel: Recherche d'une structure en géographie

Autor: Hussy, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-90775

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Recherche d'une structure explicative en géographie

Charles Hussy

La réflexion épistémologique suscite de la part des géographes, en général, les réactions les plus diverses, toutes cependant empreintes d'un sentiment de réserve, eu égard à l'effet liquéfiant, pour ne pas dire paralysant, d'une discussion qui s'installe au seuil des problèmes spécifiquement abordés en géographie, ou bien reste centrée sur les tenants et aboutissants des démarches traditionnelles en cette discipline. Pour H. Chamussy par exemple, «la géographie a failli mourir de ne pas s'être interrogée sur elle-même; il ne faudrait point cependant qu'elle se mette en péril de trop s'interroger, ou plus exactement de se mal interroger» (Chamussy 1978). Une telle mise en garde laisse filtrer une certaine ambiguïté, dans la mesure où elle tend à jeter l'interdit sur des interrogations fondamentales, au nom même d'incertitudes qui nécessitent une interrogation de cet ordre. Or, il ne faudrait pas renoncer à s'interroger, moins d'ailleurs sur la géographie que sur ce que la géographie peut avoir de commun avec les sciences sociales, plus généralement, avec les sciences de l'homme; vu sous cet angle, son statut scientifique mérite assurément une révision quasi permanente allant, vers l'amont, rechercher les bases du projet de connaissance dont elle relève, pour opérer ensuite, vers l'aval, une clarification des instruments conceptuels et des méthodes dont elle peut se servir et qu'elle doit développer.

En l'occurrence, cette remontée aux sources opérée à un premier stade sera un pélerinage vers les temps pas si lontains des premiers acquis importants de la linguistique et, à travers cette dernière, de la sémiologie, qu'on peut considérer comme une science-pilote dont toute science de l'homme, d'un point de vue historique, demeure tributaire. Preuve en soit, par exemple, le développement, observé dans maintes disciplines, du structuralisme. Le début du siècle a vu naître différents courants linguistiques; pour l'Europe, il s'agit essentiellement de la pensée de F. de Saussure (Cours de linguistique générale, 1913) et de l'école phonologique de Prague. Ces deux courants sont représentés et développés dans les recherches et l'enseignement de Luis Prieto, qui serviront de référence de base à cet exposé. Prieto met en évidence un parallélisme entre les épistémologies d'une part, qui ont pour objet des sciences appliquées à la réalité matérielle, et les sciences de l'homme d'autre part, dont l'objet réside lui aussi dans des connaissances historiques de la réalité matérielle, mais qui ne sont pas, comme les connaissances objets des épistémologies, des connaissances scientifiques.

Le cas de la linguistique illustre le parallélisme en question; le sujet parlant utilise des sons pour communiquer, des sons qu'il connaît à travers la pratique d'une langue; le linguiste, quant à lui, étudie scientifiquement cette même connaissance propre au sujet parlant en tant que fait historique et il explique, en référence à la pratique communicative, la somme de connaissances que constitue une langue. La linguistique est ainsi le prototype même de toute science de l'homme; elle étudie en effet, non pas les sons ou, comme le ferait telle branche spécialisée de la physiologie, la production matérielle de ces sons articulés constitutifs d'une langue, mais la connaissance des sons chez le sujet parlant, c'est-à-dire une réalité distincte de la première, historiquement déterminée par un ensemble de concepts insérés dans un contexte social. Elle rejoint par là, en quelque sorte, une définition de l'épistémologie comme «étude des fondements, des principes constitutifs, des conditions et des démarches d'un savoir» (définition usuelle des dictionnaires, ici Quillet-Flammarion). Car toute épistémologie se fonde elle-même sur la sémiologie, qui étudie la pratique et les structures de la connaissance en général.

Il serait sans doute difficile de préciser tout-à-fait, dans ce contexte, ce qui distingue une connaissance scientifique d'une connaissance non scientifique; on se bornera à citer un exemple. Une craie peut se définir scientifiquement par des caractéristiques pertinentes du point de vue de sa production et, corrélativement, de son utilité: c'est une roche calcaire, c'est-à-dire composée de carbonate de calcium et provenant de tests d'animaux microscopiques, appelés foraminifères. Cette définition est valable pour la production de craies et elle pourrait faire l'objet d'une épistémologie de la géologie appliquée en technique industrielle. Mais ce n'est pas là une définition qu'utilise explicitement quelqu'un qui écrit sur un tableau noir en se servant d'une craie; dans une telle pratique, elle est non-pertinente tout en étant ‹vraie› dans la plupart des cas, parce qu'inadéquate au concept que l'on forge en se servant d'une craie (elle n'est donc pas économe du point de vue de l'utilisateur de la craie). L'usage d'un autre instrument comme une craie artificielle parachève, s'il en est besoin, la démonstration. Ainsi, la praxis produit des connaissances dont le but n'est pas d'expliquer, mais d'utiliser une certaine réalité; en fait, il existe une infinité de connaissances ‹vraies› de la même réalité matérielle, dont chacune peut devenir pertinente pour l'exercice d'une pratique. On a donc des sciences étudiant des connaissances qui explicitent leurs concepts, sciences qu'on désigne traditionnellement par le nom d'épistémologies, tandis que d'autres, appelées ici sciences de l'homme, étudient des connaissances qui, sans être scientifiques, c'est-à-dire explicites, dérivent elles aussi directement d'une certaine praxis.

La géographie humaine, comme science de l'homme, applique ses analyses, non pas à un ensemble de réalités matérielles, mais à un ensemble de pratiques en expliquant les connaissances dérivées de ces dernières et qu'elle considère en tant que réalités historiques. Tel paysage agraire, tel conglomérat industriel, tel milieu urbain résultent effectivement de manières historiquement datées de concevoir certaines ressources primaires, certaines opportunités d'affectation industrielle ou certains effets d'urbanisation. Pour expliquer ces connaissances en explicitant les concepts avec lesquels opèrent les acteurs, il faut sans nul doute recourir aux moyens et aux fins en référence auxquels ils opèrent; or, il apparaît que l'espace joue dans ces pratiques le rôle de moyen ou, plus précisément, de ‹matière première› qui en soi ne possède, répétons-le, aucune identité particulière en-dehors de toute pertinence, c'est-à-dire de tout point de vue. Car la pertinence qui résulte du point de vue adopté dans une pratique est à l'origine d'un classement opéré sur les composantes même de l'espace. Si tel acteur occupé à transformer la réalité matérielle d'un lieu donné en conçoit nécessairement une certaine connaissance, tel autre acteur (tel utilisateur, par exemple), en conçoit nécessairement une autre. Un groupe immobilier concevra tel espace comme un ensemble de parcelles susceptible d'assumer certaines fonctions, tandis qu'un particulier construira, de la même portion d'espace, une représentation fort différente, dérivée de sa pratique de simple usager.

On peut tirer de ces prémisses une conclusion fondamentale, en cherchant à dégager les composantes et les oppositions que reconnaissent dans tout espace les différents types d'acteurs impliqués dans l'aménagement, tout comme aussi les traits pertinents que considèrent les utilisateurs, peut-être d'une manière dérivée. Cela revient en somme à retrouver les structures des connaissances impliquées dans certains types de pratiques. C. Clark et J. Fourastié semblent avoir rencontré des divergences dans leur division sectorielle des activités économiques, liées au fait que chacun la concevait sous un certain angle relativement peu explicite. Fourastié explicite toutefois son critère, le progrès technique. Or, on pourrait considérer les trois secteurs d'un point de vue spatial en complétant l'analyse de Fourastié du côté de l'offre, à savoir, en considérant l'immobilisation d'espace que requiert chaque secteur en fonction même de sa productivité. En effet, le secondaire à productivité croissante exige de plus en plus d'espace, tandis que le tertiaire en économise, en dépit du faible progrès technique dont il est réputé capable; il ne saurait en être autrement, si l'on admet que le tertiaire a pour fonction d'organiser l'activité économique. Quant au primaire, il n'est pas a priori évident qu'une économie d'espace résulte de ses gains dans la productivité, étant donné que l'agriculture la plus

évoluée techniquement peut se tourner alternativement vers une forme intensive ou extensive d'exploitation, d'où il ressort que l'extensivité n'est pas liée à l'évolution technologique, mais en demeure indépendante. Par ailleurs, la demande intervient dans les secteurs comme une fonction régulatrice corrigeant les effets d'espace. Tyrannique dans le tertiaire, elle suscite des besoins de coordination qui se manifestent, entre autres, par une insuffisance générale, quasi universelle, des mesures d'aménagement dans les centres urbains; en revanche, la demande de biens secondaires est limitée et n'exerce aucune pression locale particulière sur l'aménagement de l'espace (c'est l'offre seule qui développe l'agglomération industrielle). En résumé, l'évolution économique considérée dans une perspective fourastienne structure l'espace, en développant la puissance coordinatrice du tertiaire; celle-ci tendrait, si elle était conçue comme un moyen collectif de contrôle, à encadrer l'activité primaire et secondaire dans leur développement spatial, sans oublier, bien entendu, un aménagement plus autonome de la résidence qui en résulterait.

Ces considérations permettent d'établir, de manière toute provisoire, un schéma de l'activité économique fondé sur l'utilisation d'espace. Chaque secteur se définissant par une fonction générique (fonction P) considère l'espace-outil transformé à partir d'une matière première-espace. On peut ainsi ajuster à la typologie de production P telle que l'admettent, dans ses grandes lignes, Clark et Fourastié, une typologie d'aménagement A qui, à son tour, rend pertinente la classification des activités économiques et rend cette dernière susceptible d'une déduction plus rigoureuse, effaçant toute hésitation de détail (tab. 1).

Jusqu'ici, le schéma ne devrait pas soulever d'objection majeure, car il s'agit simplement d'établir les pertinences qui résultent de trois points de vue en présence relatifs à l'utilité productive de l'espace. Il convient cependant de faire un pas de plus et de considérer, dans cette typologie, le sujet qui aménage ou qui construit les concepts propres au secteur I, II, III, tout en se construisant lui-même dans cette pratique, en tant que sujet. En d'autres termes, le rapport à l'espace implique un rapport entre acteurs; or, à chaque secteur semble correspondre un certain type de rapport. Car si l'exploitation primaire s'accommode sans difficulté d'une action individuelle, il semble que l'affectation secondaire requière une association d'intérêts individuels en intérêts de groupe et l'organisation tertiaire, une coordination entre ces mêmes intérêts de groupe. L'acteur du secteur I serait ainsi, par nécessité logique, un individu, celui du secteur II un groupe privé et celui du secteur III, une collectivité publique. Pour décrire le processus, on dirait que des rapports primaires naissent d'interactions entre individus; mais de même que la fonction productive primaire donne naissance à un niveau secondaire comme forme supérieure de production, les rapports sociaux primaires suscitent des rapports secondaires – dont un exemple est la firme – et à leur tour, ces rapports secondaires suscitent des rapports sociaux tertiaires de la même façon que l'échange se complexifie et change de nature au fur et à mesure du développement des rapports secondaires de production et d'aménagement de l'espace. Ajoutons toutefois que ce schéma de correspondance n'est pas déterministe, puisqu'il s'efforce de reconstituer un processus en lui-même non nécessaire et parfaitement réversible. On pourrait, par exemple, imaginer une situation dans laquelle, ayant aménagé un centre d'échanges, des acteurs développent dans un second temps une affectation industrielle, puis décident d'exploiter certaines ressources de façon individuelle. Le raisonnement proposé consiste à articuler des oppositions conceptuelles, à en montrer l'impact sur différents types d'interaction sociale et d'interaction

Conception sectorielle de l'espace:	Fonction P	Rôle de l'espace-outil:	Fonction A
primaire	extraction	ressource	exploitation
secondaire	transformation	support	affectation
tertiaire	échange	centre	organisation

Tab. 1

spatiale, en un mot, à formuler théoriquement des causes de divergence liées aux pratiques d'aménagement.

Un raisonnement de ce genre ne se limite pas aux pratiques de production d'espace aménagé. Une autre problématique consisterait à analyser déductivement des conceptions en quelque sorte dérivées et propres aux usagers. Car les besoins d'usager pourraient être considérés d'une façon analogue et ventilés des trois points de vue de l'espace-ressource (milieu écologique), de l'espace-support (résidence, lieu de travail, de loisirs) et de l'espace-centre (centre par rapport à un réseau de relations) comme préalable aux recherches portant sur la reconstitution par enquête de l'espace perçu. Cette seconde démarche permettrait peut-être d'apercevoir les contradictions qui opposent la logique d'aménageur en général et celle d'usager, dans le sens, par exemple, où on les retrouve chez H. Lefebvre (1970) par rapport à l'organisation urbaine.

On a surtout tenté jusqu'ici de dégager la spécificité de la géographie: science-point de vue pour Gottmann, science-carrefour pour P. George ou plus récemment, pour R. Brunet, science de l'espace. Cette recherche de l'originalité présente l'inconvénient d'aller à l'encontre d'une définition fondée sur les points communs de la discipline avec d'autres sciences sociales. Toute science de l'homme (voir la définition chez Prieto 1975) se doit d'être un dévoilement, une relecture historique et, pour les géographes, sa fonction spécifique consiste à localiser des pratiques, à les interpréter, qu'il s'agisse de pratiques d'aménageur ou d'usager.

Références

Chamussy H. 1978: D'Amour et d'Impuissance, Brouillons Dupont 3-1978, 74p.

Lefebvre H.H. 1970: La révolution urbaine, Gallimard, coll. Ideés, Paris.

Prieto L. 1975: Pertinence et pratique. Essai de sémiologie, Paris 1975, éd. de Minuit.

Adresse de l'auteur:

Charles Hussy
Département de Géographie
18, route des Acacias
CH-1227 Genève